

Travailler, un savoir-aider?

Quand réalisera-t-on que parler réellement du travail suppose de se mettre à l'écoute de ceux et celles qui le font ? Loin des expressions figées, on entend alors les micro-choix de vie qui sont le propre de l'activité humaine.

Christine CASTEJON, Christine EISENBEIS et Yves BAUNAY, militantes et militant dans le chantier travail de l'institut de recherche de la Fédération syndicale unitaire (FSU), engagés dans la démarche ergologique

Comprendre qu'au travail, si on ne fait pas ce qu'on veut, on ne fait pas non plus strictement ce que veulent les autres, dirigeants, collègues, élèves, clients, c'est porter un nouveau regard sur l'être humain, c'est se mettre à l'écoute de la complexité du travail tel qu'il est vécu par les protagonistes. Ainsi, travailler comme un « savoir-aider », c'est une curieuse définition... Elle nous vient indirectement d'un jeune homme - il s'appelle Julien - qui prend une décision : alors qu'il est admis dans une formation d'éducateur spécialisé, il décide de rester accompagnant d'élève en situation de handicap (AESH) auprès d'un élève dont il a la conviction qu'il va « *savoir l'aider* ». Il nous donne ainsi une perspective sur le travail qui parle mieux qu'une définition et porte à réflexion.

Julien est AESH depuis deux ans, un travail pour deux tiers de son temps, qu'il complète par un travail d'animation dans une association qui développe des jardins partagés et pédagogiques. Il a candidaté cette année à une formation d'éducateur spécialisé et a été retenu sur dossier. Après entretien, il a aussi trouvé l'emploi nécessaire pour cette formation en alternance. Or il fait le choix de renoncer à cette formation. Lyès, qu'il accompagne depuis deux ans, entre en dernière année d'école élémentaire. L'enseignante qui le suit va être en congé de maternité. Avec le temps et l'expérience, Julien sait « gérer les crises » de cet élève, il sait les anticiper en repérant des signes annonciateurs. En retour, Lyès connaît bien le fonctionnement du jeune homme ; le dialogue est établi entre lui et cet enfant qui ne parle pas. Julien a la conviction qu'il sait l'aider ; il préfère rester et travailler encore une année avec lui.

La « démarche ergologique »

La « démarche ergologique »⁽¹⁾ dont se revendiquent les autrices et auteur de cet article postule que nous sommes toutes et tous des êtres d'activité. Nous circulons dans un triangle entre nos savoirs, plus ou moins codifiés et stabilisés, nos valeurs individuelles et collectives, les situations de vie qui excluent l'immobilisme, les trois étant toujours propres à un être singulier. L'avenir de la démocratie doit prendre en compte ce « déjà-là » politique, noué à l'expérience réelle du travail. Les savoirs-valeurs, ce sont ces types de savoirs qui s'ignorent comme étant des savoirs. C'est par son engagement dans la recherche, la formation et le syndicalisme⁽²⁾ qu'Yves Schwartz a élaboré cette approche critique de la production des savoirs-concepts dans le milieu universitaire, évidemment nécessaires, et leur articulation avec ces savoirs-valeurs trop souvent ignorés de l'activité industrielle, c'est-à-dire le travail.

(1) Yves Schwartz, *Travail, ergologie et politique*, textes introduits et présentés par Christine Castejon et Jacques Rollin, La Dispute, 2021.

(2) « Activité, travail et démocratie », entretien avec Yves Schwartz in *Regards croisés* n° 39, juillet-août-septembre 2021, p. 12-14, dossier « Travail et démocratie : un enjeu de santé au travail ».

C. C., C. E., Y. B.

Qu'est-ce que le travail ? Quel est son champ ?

Cette perspective permet d'abord de souligner - parce que cela reste nécessaire, malgré cinquante ans de travaux des sciences humaines en ce sens - que le travail ce n'est ni l'emploi ni le métier. La confusion est pourtant encore manifeste dans des déclarations à l'emporte-pièce de nos hommes politiques de tous bords. A titre d'exemple, un enseignant, une enseignante ont un emploi (dans la fonction publique en l'occurrence), un métier, avec ses objectifs, des règles, des conditions d'exercice, et il ou elle travaille dans ce double cadre. Emploi et métier fixent plus ou moins des cadres collectifs, s'incarnant dans des êtres singuliers qui travaillent, mais dont on peut parler de façon abstraite sans cette incarnation. Le travail déborde ces cadres. Il n'est pas rare de travailler en dehors d'un emploi et d'un métier. On le sait pour ledit « travail domestique ». On peut aussi travailler sans exercer le métier qu'on a appris, comme le savent de nombreux travailleurs immigrés, formés dans leur pays et réduits ici à survivre de « petits boulots » ; on peut également travailler dans un emploi inexistant parce que non déclaré, etc.

On peut admettre que les nombreuses subtilités incitent à tout placer sous le terme générique de « travail ». Mais ce faisant on ensevelit le travail en tant qu'activité, déployée par des êtres singuliers, qui contribue à façonnner le monde commun et à nous construire nous-mêmes dans la rencontre avec les autres. Sous cet angle, le travail ne charrie pas, par nature, la souffrance qu'on lui accole généreusement. S'il y a souffrance c'est plutôt de ne pas pouvoir faire son travail comme on pense devoir le faire. Sous



DOSSIER

Regards sur le travail

« **Emploi et métier fixent plus ou moins des cadres collectifs, s'incarnant dans des êtres singuliers qui travaillent. Or le travail déborde ces cadres. On peut ainsi travailler sans exercer le métier qu'on a appris...»**

cet angle encore, le travail se repère aussi dans des engagements bénévoles ou militants, sans qu'il y ait nécessairement emploi ou métier, les lecteurs de cette revue le savent. Pendant la pandémie de Covid il a été question, pendant quelques semaines, avec une soudaine lucidité, des travailleurs et travailleuses « invisibles » (on devrait dire plutôt non vus) qui font tenir nos sociétés. On a désigné des métiers, certes, mais on a été capable d'évoquer la façon dont ceux qui les exercent se sont mobilisés contre les carcans des organisations désormais rigidifiées par les ratios budgétaires. Pendant quelques semaines nous avons collectivement entrevu le travail comme fabrication collective de notre humilité, comme soin apporté aux autres. Au prix de leur propre vie, pour certains travailleurs et travailleuses.

Nous sommes toutes et tous des êtres de décision

Revenons à Julien et à sa décision.

Julien a choisi un horizon qui dépasse ce qui peut apparaître comme son intérêt à court terme. Il ne s'agit pas de juger du choix qu'il a fait, car personne n'aurait été en droit non plus de critiquer un choix différent. C'est ce « savoir-aider » qui nous retient, ce motif donné à sa décision.

Quiconque a de vagues souvenirs de ses cours de philosophie connaît cette question : dans quelle mesure avons-nous vraiment le choix de ce que nous faisons (et disons) ? Mais les recherches sur le travail - la philosophie académique s'en est peu rendu compte - sortent ce débat de l'abstraction. Les analyses du travail montrent que nous sommes en permanence en train de prendre des décisions. Que même, nous sommes absorbés, surabsorbés dans cette occupation, qui épaisse toutes les autres. Prendre un appel ou y rester sourd pour poursuivre la tâche en cours ? Poser une question à un collègue ou chercher la solution tout seul ? Ne pas déroger aux priorités qu'on se donne, ou tenir compte aussi de celles des autres ? Parler dans une réunion ou se taire ? On peut en écrire des livres, et c'est d'ailleurs le cas, mais ils ne sont connus que d'un cercle de spécialistes parce que le travail n'est pas encore considéré comme la question politique qu'il est, à partager d'urgence. Pour la plupart, les choix que nous faisons sont à peine visibles, à peine conscients. Au point parfois, voire souvent, de nous replier sur nous-mêmes sans voir les liens que ces choix ont avec les autres, sans réaliser les conséquences de nos actes. Les analyses du travail peuvent montrer aussi qu'il est souvent plus confortable de ne pas prendre de décision... Mais ne pas prendre une décision est aussi une décision.

Le remarquable de la situation de Julien, c'est sa conviction qu'il sera plus utile en aidant Lyès, alors qu'il paraît tellement plus simple de se mettre à distance d'une situation compliquée. C'est un choix guidé par des valeurs, à l'évidence, et pas par un calcul. C'est un choix « de circonstance », au sens propre. La vie, en nous,



© UMEDEMI, LICENCE PIXABAY

exclut l'immobilisme. C'est aussi un choix qui montre la certitude de Julien qu'il est porteur de certains savoirs. Sans doute pour partie des savoirs acquis dans son parcours, mais aussi un obscur savoir qui semble venir du corps tout entier plus que d'un raisonnement : je vais « savoir aider ». Ce « savoir-aider » mériterait éclairage que seul Julien peut donner. Plus encore, il méritera développement. Il serait bon que l'expérience qui va être vécue pendant cette année entre Julien et Lyès trouve écho et prolongement, pour que ce « savoir-aider » devienne partageable.

Le travail : une invitation à constamment réagir

Ce n'est pas joué... Le « monde du travail », au sens de la somme de travail déployée par les êtres humains, est un monde ultra-riche en savoirs négligés, en réserve, étouffés parce qu'on ne donne pas de visibilité à ce qui s'invente dans cette rencontre entre savoirs et valeurs. Parce que, comme êtres humains, nous ne pouvons pas ne pas évaluer (juger en valeur) tout ce qui nous arrive, nous sommes capables de questionner les savoirs établis, d'inventer de nouvelles expériences, de nous mettre en jeu dans la rencontre avec d'autres savoirs et expériences. Nous sommes aussi capables de l'inverse, surtout si l'on nous enserre dans une atmosphère de peur et d'économie de soi. Mais redisons-le : à regarder le travail en train de se faire, l'activité donc, on ne peut

(1) Yves Schwartz, *Expérience et connaissance du travail*, Editions sociales, Messidor, 1988, p. 465. Ouvrage réédité en 2012.



Le travail est un lieu où s'exerce concrètement la relation aux autres, dans la plus grande diversité d'expériences possibles : la coopération, le conflit, la concurrence, l'entraide, la hiérarchie pesante, la stimulation de l'intelligence collective... Notre point de vue sur les autres s'y modifie dans un sens ou dans l'autre.

que constater l'impossibilité de rester « inactif », c'est-à-dire sans initiative. Ce constat tant de fois réalisé a donné lieu à de très belles pages du philosophe Yves Schwartz (voir encadré p. 39), à partir d'une phrase prononcée par un ajusteur : « *Jamais un ouvrier ne reste devant sa machine en pensant : je fais ce qu'on me dit.* »⁽¹⁾ Mais alors, comment expliquer toutes ces situations que nous connaissons toutes et tous où nous avons l'impression, et de plus en plus, d'avoir devant nous, ou au bout de la ligne ou de la messagerie, un interlocuteur qui ne bouge pas, ne nous aide pas à résoudre un problème, ne s'intéresse pas à nos cas toujours particuliers ? Voilà un point de départ pour comprendre ce qui se passe dans les entreprises : comment *parvient-on* à neutraliser la vie en nous ? Passe inaperçu le fait qu'il y a pour cela un premier moyen, massivement déployé : nous inculquer l'idée que les humains sont des êtres individualistes et indifférents aux autres. Une proposition absurde car nous n'existons qu'ensemble. Nous apprenons tout des autres au début de la vie, avant d'entrer nous-mêmes dans l'échange des expériences et des savoirs.

Au cœur de l'activité travail : les autres

La façon dont nous travaillons n'est pas coupée de notre point de vue sur les autres. Au contraire, nous construisons nos manières de faire à partir de ce point de vue. Mais le travail est un lieu où s'exerce concrètement cette relation aux autres, dans la plus grande diversité d'expériences possibles : la coopération, le conflit, la concurrence, l'entraide, la hiérarchie pesante, la sti-

« Le “monde du travail”, au sens de la somme de travail déployée par les êtres humains, est un monde ultrariche en savoirs négligés, en réserve, étouffés parce qu'on ne donne pas de visibilité à ce qui s'invente dans la rencontre entre savoirs et valeurs. »

mulation de l'intelligence collective... Notre point de vue sur les autres s'y modifie dans un sens ou dans l'autre. Le capitalisme est d'ailleurs confronté à cette contradiction : il a besoin que nous nous sentions concurrents les uns des autres parce que c'est sa nature systémique, mais il a aussi besoin que nous coopérons pour atteindre les résultats qu'il espère. C'est pourquoi il nous appartient de mettre en cohérence notre réalité d'êtres coopératifs et les objectifs pour lesquels nous travaillons. Nous ne sommes jamais sûrs des conséquences de nos décisions, pour nous-mêmes et pour les autres. Le monde est fait de cet entrelacs de décisions. Il n'est certes pas abstrait des conditions d'exploitation qui dominent aujourd'hui les rapports sociaux. Au contraire, beaucoup de choix sont rendus beaucoup plus difficiles et plus incertains. Mais la nécessité de faire des choix existera toujours parce qu'elle caractérise l'être humain. ●